

.....

**PÂQUES 2020**

**« JE VIS, PAS  
MOI, C'EST  
TOI QUI VIS  
EN MOI »**

**Notes à partir des interventions de Pigi Banna  
et Julián Carrón en visioconférence  
avec les jeunes de CL-Lycée**

Samedi Saint, le 11 avril 2020

.....

**CL**



.....

PÂQUES 2020

# « JE VIS, PAS MOI, C'EST TOI QUI VIS EN MOI »

**Notes à partir des interventions de Pigi Banna et Julián Carrón  
en visioconférence avec les jeunes de CL-Lycée**

Samedi Saint, le 11 avril 2020

## ◉ PIGI BANNA ◉

Que gagne en nous le désir de participer, comme nous pouvons. Essayons d'avoir l'attention, le silence, la disponibilité à ne pas vivre ce moment comme l'un parmi les nombreux que nous avons certainement vu sur l'ordinateur ou le portable ce mois-ci. Et pour nous mettre dans cette position d'attention, de disponibilité et de silence demandons à la Vierge d'avoir la même attitude qu'elle a eue au moment de l'Annonciation.

*Angélus*

### ***La réalité a fait sauter tout schéma.***

Nous nous rencontrons dans une manière si étrange, une manière qu'aucun de nous n'aurait imaginée il y a un mois. Il y a un mois nous avions le luxe de pouvoir nous lamenter de l'habituelle routine, nous courions anxieusement après le mille délais que la vie nous imposait, jusqu'à quand, soudainement comme nous le savons tous, la réalité a fait sauter tout schéma. L'urgence Covid a stoppé net notre course, en changeant nos habitudes, mais surtout elle nous a mis face à des problèmes que nous croyions pouvoir mettre de côté. Comme

.....

chaque crise, elle nous a obligés à revenir à l'essentiel, aux questions fondamentales.<sup>1</sup> Parmi les nombreux récits que vous avez envoyés, un suffit pour nous identifier avec facilité :

*À plusieurs reprises, il m'est arrivé en cette période de penser à la mort. J'ai pleuré. Il m'a fallu souvent m'occuper des commissions et d'autres choses qui m'ont obligé à compter avec le temps, dont, naïvement, je voulais être le maître. De plus, mon père travaille dans une thérapie intensive... Et puis, qu'est-ce qu'il en sera des examens de bac. Et de la suite. Depuis le début de l'année je navigue dans une mer où j'ai plusieurs fois failli me noyer. Entre imprévus et projets à l'eau. La réalité a fait sauter tout schéma.*

### ***Impuissance : vagabonds, seuls, prisonniers***

Qui ne pourrait pas partager ces mots ? La réalité a fait sauter tout schéma, en révélant toute notre impuissance : il me semble que c'est la première évidence que nous avons tous partagée en cette période. Impuissance.

Une impuissance qui émerge, parfois, dans l'incapacité de faire quelque chose de bon, d'utile dans nos journées, passées à errer dans l'espace confiné de notre maison. Juste maintenant que nous sommes libres de la *performance*, du jugement des autres, nous nous sentons vagabonds à la maison. Nous essayons tant bien que mal de suivre les leçons-vidéo, nous comptons sur une heure d'air frais quand arrivent les appels vidéo, nous glissons d'une série télé à une autre, en nous enfonçant toujours plus dans le divan ou le lit, en nous souhaitant de trouver quelque chose d'utile pour fuir l'ennui et la passivité, mais les résultats sont décevants. Il me semble encore plus vrai ce qu'a écrit Orwell dans un célèbre roman : « La vraie caractéristique de la vie moderne n'est pas sa cruauté ou son insécurité, mais plutôt sa stérilité, sa morosité, son apathie ».<sup>2</sup>

Peut-être comme jamais auparavant, en cette période nous éprouvons le besoin de retrouver le goût, la couleur de la vie, quelque chose qui lui donne du sens.

1 « Une crise nous force à revenir aux questions elles-mêmes et requiert de nous des réponses, nouvelles ou anciennes, mais en tout cas des jugements directs et se transforme en catastrophe seulement quand nous essayons de l'affronter avec des jugements préconçus, c'est-à-dire des préjugés, en aggravant ainsi la crise et de plus en renonçant à vivre cette expérience de la réalité, à utiliser cette occasion pour réfléchir, que la crise elle-même constitue » (H. Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, Paris 1972, p. 225).

2 Cf. G. Orwell, 1984, Gallimard, Paris 2018.



Mais, comme je le disais, nous nous sentons impuissants. Une impuissance qui frappe celui qui a été atteint directement ou indirectement par la maladie, ne pouvant presque rien faire pour les personnes aimées. Mais c'est une impuissance, une solitude qu'a vécue aussi celui qui n'est pas malade, comme l'écrit encore quelqu'un d'entre vous :

« *La copine m'a lâché, les amis semblent avoir disparu, en famille il n'est possible de parler avec personne, tout le monde est nerveux et préoccupé par les circonstances* ».

Bref, ne sont pas seuls uniquement ceux qui meurent dans les hôpitaux, nous pouvons nous sentir seuls nous aussi quand il nous semble d'étouffer dans la "tombe" de nos chambres. Pas seulement vagabonds, mais seuls. Nous éprouvons comme jamais le besoin de trouver un amour vrai, cet amour qui ne nous tienne pas compagnie par intermittence, mais toujours, même quand nous sommes physiquement seuls.

Et pourtant, cette impuissance revient, elle revient avec le visage de la rage : la rage de ne pas pouvoir sortir, de devoir respecter les règles, en se sentant comme des prisonniers. Captifs chez soi. Mais combien de fois avons-nous eu la tentation de fuir tout, fuir le jugement des autres, fuir les échéances et nous terrer dans notre chambre ? Parfait, maintenant nous pouvons le faire et pourtant nous nous sentons captifs. C'est ce qu'écrit encore l'une de vous : « Je me retrouve chaque jour à ne pas savoir du tout que faire de cette liberté » ; nous avons la liberté et nous nous sentons prisonniers. Un écrivain russe, Tolstoï, semble en rajouter : « Il sentait d'être emprisonné de toutes parts dans les lacets d'une stupide, vide, insignifiante vie sans but, et il n'en voyait aucune issue ».<sup>3</sup>

Jamais comme dans cette période nous avons éprouvé le besoin de retrouver le goût, l'amour vrai pour la vie et surtout pour la liberté, cette liberté qui peut nous faire sentir libres même dans le quatre murs de notre chambre.

### ***Une occasion pour nous regarder en face***

Vagabonds, seuls, prisonniers. En un mot, impuissants. Qui d'entre nous ne s'est pas senti ainsi, au moins pour un moment ce mois-ci ? Mais nous ne devons pas nous scandaliser, nous ne devons pas nous le reprocher, au contraire,

---

3 Cf. L. Tolstoï, *Résurrection*, Folio Gallimard, Paris 1994.

nous pouvons regarder avec tendresse ces émotions que chacun de nous a vécues. Avec tendresse et comme une occasion de découverte. Qu'est-ce qu'elles nous apprennent sur nous-mêmes en fait ? Que révèle de nous ce sens d'impuissance ? Il révèle que nous avons besoin, nous sommes "besoin", surtout en cette période, de quelque chose d'essentiel : trouver quelqu'un ou quelque chose qui nous redonne ce sens, qui nous redonne cet amour, qui nous redonne cette liberté dont nous avons tant besoin, mais que nous ne pouvons pas nous donner tout seuls. Disons-le nous clairement : les messages consolateurs de toute sorte, l'optimisme de bas étage, qui nous fait peut-être rire, nous égaie pour un instant mais ne nous change pas, ne laisse aucune trace dans nos journées, ne nous suffisent pas, ne nous donnent pas l'essentiel pour vivre non pas demain, mais ici et maintenant, comme écrit l'une d'entre vous :

*« Quel sens aurait-il de dire "je serai heureuse seulement quand la quarantaine sera finie", quand tout ira bien. Qu'est-ce que cela serait pour une arnaque ? Pourquoi ne puis-je pas être heureuse même ici ? Si je ne peux pas être heureuse même ici, je ne le serai pas non plus pour de vrai quand je pourrai sortir ! ».*

C'est tout à fait vrai ce que dit cette amie, parce c'est notre moi, notre humanité, qui ressortent en cette période comme jamais : une exigence de vérité, de goût, d'amour, de liberté. Certes, ce sont des questions immenses dont nous ne possédons pas la réponse, elles semblent trop par rapport à la petitesse de nos tentatives, mais ces questions nous constituent. Comme le prouve ce qu'écrit une fille à son professeur :

*« Quel sens trouvez-vous à cette période, où le monde entier s'est arrêté, mais malgré cela la vie nous présente chaque jour des défis qui apparaissent comme insurmontables ? ».*

Quel sens trouve-t-il ? Notre moi humain est vraiment bizarre. Vraiment bizarre mais unique. Nous sommes différents des animaux. L'animal se contente de s'adapter aux circonstances imprévues pour survivre, autrement il meurt ; nous pas, nous ne nous contentons pas de survivre à la quarantaine, au contraire, mis les dos au mur, fait surface en nous ce besoin unique de comprendre, de nous demander : « Pourquoi ? Où est le sens de tout cela ? Où est passé l'amour vrai, celui qui rend libre et ne nous fait pas sentir seuls ? ».

Si nous ne voulons pas sortir, quand nous pourrons sortir, de nos maisons, en-



core plus découragés de la vie, encore plus apeurés, encore plus infantiles qu'au-paravant, c'est peut-être celle-ci la période où, sans nous scandaliser de tout ce que nous vivons, nous pouvons enfin regarder en face tout notre moi et écouter ces questions. Je ne dis pas que je connais la réponse, mais que je leur prête l'oreille. Et qu'avons-nous découvert ce mois-ci, quand nous avons écouté ces questions ?

***La réalité est une donnée plus grande que nos pensées***

En lisant ce que vous avez écrit et en pensant à moi, à mon expérience, je dirais que la première chose que nous avons découverte est la réalité. Comme cette réalité, celle du Covid-19, qui a tourné nos pensées. La réalité. Elle s'est imposée comme une donnée qui ne dépend pas de nous, mais dont nous dépendons. Cette réalité dont nous nous plaignions à tort et à travers, qui allait de soi parce que nous nous en sentions les maîtres, nous a obligés à la regarder en face et à la reconnaître pour ce qu'elle est : un donnée, une donnée que nous ne pouvons pas manipuler comme nous voulons, face à laquelle nous sommes avant tout passifs.<sup>4</sup> Nous pouvons alors l'accepter, la recevoir, la reconnaître, l'accueillir, en cherchant de la vivre intensément, ou bien nous pouvons nous fermer et la refuser. Mais, dans tous les cas, soit que nous l'acceptions, soit que nous la refusions, une chose est évidente : ce n'est pas nous qui la faisons. Personne de nous n'aurait voulu faire exister le coronavirus.

L'une d'entre vous écrit : « Je me rends compte que la réalité est plus grande, plus que tout ce que j'ai dans ma tête ». La réalité est toujours plus grande ; et peut-être, au lieu de lutter contre ou de nous fermer, il convient de la seconder et de la vivre intensément, comme le raconte une autre amie :

*« Rien ne paraissait me toucher quand, le soir de la super-lune, je suis sortie dans le jardin pour observer le ciel étoilé. Je suis restée une petite demi-heure à fixer un point immobile dans l'espace, quand un flot de larmes a recouvert mon visage : comment pouvais-je être si stupide au point ne pas remarquer une chose si simple et magique comme le ciel qui se présentait à mes yeux ? J'étais là en ce moment précis,*

---

<sup>4</sup> « Le terme "donnée", est vibrant d'une activité devant laquelle je suis passif : et c'est une passivité qui constitue mon activité originale, qui est de recevoir, de constater, de reconnaître. » (L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 151).

*dehors, dans le jardin de ma maison, en train de pleurer pour un tas de constellations et d'astéroïdes qui étaient là pour moi ».*

Nous ne pouvons pas faire l'économie de nous apercevoir, si nous nous arrêtons un instant, que nous n'avons rien fait de tout ce qui nous entoure : tout cela nous est donné. Mais... aussi bien que le ciel étoilé, magnifique, aussi le coronavirus nous est-il donné ? Que signifie l'accepter ?

### ***Des présences vraiment amies***

C'est une question vertigineuse ; seuls, nous le savons, il est difficile de s'y confronter, il est difficile d'accepter seuls une telle réalité. Au cours de ce mois, si nous y pensons, seulement quand nous avons rencontré ou redécouvert quelques visages amis, quelques présences totalement différentes des autres, inattendues, seulement quand nous les avons rencontrées il a été possible d'accepter la réalité et de ne pas la fuir en nous renfermant sur nous-mêmes. Ce sont des présences différentes, comme celle d'une professeure à qui les élèves, connectés en leçon-vidéo, ont dit : « Madame, ici tout le monde est tendu, vous, au contraire, vous souriez, comment faites-vous pour sourire dans cette situation ? ».

Ce sont des présences dont nous nous apercevons immédiatement, parce qu'elles sont différentes par rapport au "tapes sur les épaules" données par vidéo-conférence qui ne consolent pas, ne tiennent pas vraiment compagnie, ne nous arrachent pas à la solitude et surtout au vide de nos pensées. Comme le décrit Pasolini avec une expression magnifique : « Il manque toujours quelque chose, il y a un vide / dans chacune de mes intuitions. Et c'est vulgaire, / cette manière de ne pas être complet, c'est vulgaire / jamais je n'ai été aussi vulgaire que dans cette angoisse, / cette "impossibilité d'avoir un Christ" - un visage / qui soit un outil de travail pas entièrement / perdu dans une pure intuition solitaire ».<sup>5</sup>

Il y a quelques visages qui nous arrachent au néant de nos pensées et en brisent la monotonie. Et – comme l'a écrit Carrón – ce sont des « présences vraiment "amies", [...] des présences [...] si exceptionnelles qu'elles nous laissent sans voix, en silence » :<sup>6</sup> elles l'ont fait avec des gestes très simples (un

5 Cf. P.P. Pasolini, « VI. L'alba meridionale », *Poesia in forma di rosa (1961-1964)*, in Id., *Bestemmia. Tutte le poesie*, vol. II, Garzanti, Milan 1995, p. 801.

6 J. Carrón, *Lettre au mouvement de Communion et Libération*, 12 mars 2020, [francais.clonline.org/news](http://francais.clonline.org/news).





coup de fil, un message) mais ils étaient différents des autres, parce que ces présences amies n'avaient pas honte de nous, mais nous mettaient à nouveau face à la réalité, elles nous ont aimés plus que nous nous aimons. Leur diversité a été facile à reconnaître en cette période si difficile. Un d'entre vous écrit :

« *La loyauté et la sincérité de mes amis m'ont changé, parce qu'il n'ont pas fui une once de la douleur de cette situation, sans pitié : les amis et la parenté positifs au virus, la peur, les difficultés avec l'école. Ceci m'a déboulonné du "confortable perchoir" que je m'étais fait. Face aux récits extrêmement vrais et à l'humanité de personnes plus grandes que moi, j'ai éprouvé moi aussi le désir de vivre cette quarantaine "en homme", sans masques* ».

### **Une nouvelle autoconscience**

Voici la grande découverte : quand nous rencontrons ces personnes non seulement nos yeux s'ouvrent face à la réalité, mais nous sommes pris par le désir de vivre en hommes, sans masques, grâce au regard d'amour qu'ils portent à notre moi. Ils n'ont ni peur ni honte de nous et ils nous introduisent à une nouvelle conscience de nous-mêmes, une nouvelle autoconscience. Quand nous sommes avec eux, quand nous pensons à eux, - dites-moi si ce n'est pas vrai - se dégage une profondeur en nous que nous n'aurions jamais imaginée. C'est une personne qui commence à se regarder de cette manière aujourd'hui déjà qui peut changer le monde. Don Giussani nous le disait déjà : « La force d'un sujet réside dans l'intensité de son autoconscience, c'est-à-dire de la perception qu'il a des valeurs qui définissent sa personnalité ».<sup>7</sup> A titre d'exemple je lis un morceau tiré d'une lettre qu'une amie infirmière, qui lutte chaque jour avec le Covid-19, a écrite à Carrón :

« *Je préférerais certainement ne pas travailler dans cette situation avec les patients Covid, plutôt que d'être obligée. Je préférerais des tas d'autres choses. Mais pour rien au monde je n'échangerais mon cœur, qui a besoin de tout en cette période. C'est un nouveau goût des choses ! C'est seulement parce que je suis aimée que je peux affronter cette situation avec joie* ».

Seulement quand il se découvre aimé quelqu'un peut commencer à dire : « Pour rien au monde je n'échangerais mon cœur, qui a besoin de tout en cette période ».

---

7 L. Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Bur, Milan 2010, p. 132.

Qui se sent aimé découvre la grandeur de son cœur. Ce cœur qui bat en chacun de nous. Et qui d'entre nous s'est donné ce cœur ? Qui d'entre nous a signé l'autorisation pour se le faire greffer ? Qui d'entre nous lui a donné la permission de battre ? C'est seulement grâce à ces rencontres que nous redécouvrons la noblesse de ce cœur, si impuissant, qui se sent prisonnier, seul, et pourtant si exigeant, parce qu'il ne se fait pas tout seul. Il est fait, voulu, aimé.

Ces jours-ci je pensais à la rangée de cercueils empilés dans les camions de l'armée – nous l'avons tous vue, des images choquantes – et je me demandais : qu'est-ce que l'homme ? il est comme un brin d'herbe, hier il était là et aujourd'hui il a disparu.<sup>8</sup> Et pourtant entre le néant d'où nous venons et notre mort, sans que tu l'aies voulu, maintenant, tu es là, je suis là, quelqu'un t'a voulu, tu ne t'es pas donné, tu ne te donnes pas l'existence. Il y avait le néant de moi, de toi, mais depuis le néant quelqu'un t'a voulu et t'aime maintenant.<sup>9</sup>

Quelle conscience incroyable de nous-mêmes nous pouvons avoir ! Quelle conscience incroyable : en ce moment je suis voulu, je suis aimé, je ne me donne pas la vie : et celui qui est en train de me donner la vie, timidement, au fur et à mesure que je mûris, je commence à le tutoyer, « Toi », Toi qui m'as fait ainsi, Toi qui me fais ». « Voici ce qu'est la prière : la conscience ultime de soi qui rencontre un Autre »,<sup>10</sup> qui l'a voulu, qui l'aime. La prière n'est pas une suite de gestes, de rites, de paroles dans le vent comme les chansons depuis le balcon de ces temps-ci. La prière est l'expression mûre de quelqu'un qui commence à dire : « Quelle Grâce que j'existe ! Quelle Grâce, quelle chose incroyable, que quelqu'un m'ait voulu ! ».

8 « Qu'est-ce que l'homme, pour que tu le connaisses, Seigneur, le fils d'un homme, pour que tu comptes avec lui ? L'homme est semblable à un souffle, ses jours sont une ombre qui passe » (Ps 144, 3-4).

9 « Il y avait le néant, le néant en général et plus directement le néant de chacun de nous : le terme "élection" indique la limite, le seuil entre le néant et l'être. L'être surgit du néant comme choix, comme élection : il n'existe pas d'autre condition envisageable, ni d'autre prémisse possible. Ce choix et cette élection découlent de la pure liberté du Mystère de l'action divine et expriment son absolue liberté » (L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex 2011, p. 83-84).

10 « Quand je pose les yeux sur moi et que je m'aperçois que je ne suis pas mon propre créateur, alors moi, moi, dans l'élan conscient et plein d'affection qui jaillit de ce mot, je ne peux m'adresser à la Chose qui me fait, à la source dont je proviens en cet instant, qu'en disant "toi". "Toi qui me fais" : c'est ce que la tradition religieuse appelle Dieu, c'est ce qui est plus que moi, plus moi-même que moi, c'est ce pour quoi je suis. « La conscience de soi, si elle va tout au fond de soi-même, trouve un Autre. Voici ce qu'est la prière : la conscience de soi, approfondie, qui rencontre un Autre. Ainsi, la prière est le seul geste humain qui réalise totalement la grandeur de l'homme » (L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 156-157).



Et c'est à ce Toi que j'adresse toutes les questions qui brûlent en moi : « Pourquoi as-tu permis cette réalité ? » ; « Pourquoi m'as-tu voulu ici, dans cette réalité ? » ; « Pourquoi ne l'as-tu pas empêchée ? » ; « Que veux-tu de moi ? ».

Si nous avons cette autoconscience au fond de nous, même aujourd'hui, enfermés dans nos chambres, malgré nos fautes et le fait que nous nous sentions prisonniers, c'est déjà la révolution du monde. Nous ne devons pas attendre de sortir de nos maisons, parce que aujourd'hui déjà nous sommes prêts à affronter n'importe quel défi. Voici le grand bénéfice que nous pouvons tirer – paradoxalement – du temps du coronavirus : une nouvelle conscience de soi, du fait que je suis aimé quoi que je fasse et je ferai.

### ***Un homme dont dépend la positivité de l'existence***

J'ai cette certitude, je peux parler avec cette certitude du cœur de chacun de vous, du cœur de chacun de nous. Parce que mon histoire, comme l'histoire de nombreux d'entre vous qui êtes en train d'écouter, a été touchée par l'annonce d'un Homme qui, au fond de lui, se sentait toujours aimé, au fond de lui il sentait qu'il n'était pas au monde par erreur, il disait de lui-même d'être le Fils de Dieu, le Fils bien aimé de Dieu.

Et lui, comme nous, a vécu toute l'impuissance que nous partageons ces temps-ci : la captivité, la solitude, l'abandon, la trahison jusqu'au vide de la mort, et pourtant même en ce moment-là il n'a pas cessé de s'adresser au Père, en lui demandant : « Pourquoi as-tu permis tout cela ? » ; « Cette épreuve ne pouvait-elle pas être évitée ? » ; « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Ainsi est mort le Fils de l'Homme : en se remettant dans les mains du Père.

Cet Homme, il y a moins que deux-mille ans, est ressuscité, ha vaincu la mort et Sa victoire nous rejoint aujourd'hui dans le concret précisément à travers ces présences amies dont nous parlions, ces présences dans lesquelles, comme le dit Carrón, il est possible de voir s'incarner l'expérience de la victoire, l'expérience de la résurrection.<sup>11</sup>

---

11 « Plus que tout discours rassurant ou toute recette morale, ce dont nous avons besoin est donc de croiser des personnes en qui nous pouvons voir incarnée l'expérience de *cette* victoire, l'existence d'une signification à la hauteur des défis de la vie » (J. Carrón, « Voici comment, dans les difficultés, on apprend à vaincre la peur », Corriere della Sera, 1<sup>er</sup> mars 2020, <https://francais.clonline.org>).

« Cet Homme ressuscité est la Réalité dont dépend toute la positivité de l'existence de chaque homme », disait don Giussani. Pour cela « le vrai protagoniste de l'histoire est le mendiant : Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant de Jésus Christ ». <sup>12</sup> Pour cette raison, pas avec désespoir, mais avec la foi en Lui nous nous découvrons mendiants et pouvons adresser les questions qui s'offrent à nous en cette période et que Lui a partagées avec nous : « Pourquoi tout cela ? » ; « Que veux-tu de nous ? » .

Ces questions adressées à Lui avec foi, la foi dans Sa victoire, nous rendent certains de pouvoir construire dès aujourd'hui un monde nouveau, sans devoir attendre de sortir de nos maisons, parce que c'est ça le « moi » nouveau, le « moi » qui, plus il se sent aimé, plus il se sent lui-même.

Avant de vous souhaiter joyeuses Pâques je dois annoncer une surprise de cet Amour qui est au fond de nous-mêmes : la présence de Julián en visioconférence ; comme il nous a accompagnés pendant cette période, il a aussi voulu être avec nous aujourd'hui pour nous saluer.

### ◉ JULIÁN CARRÓN ◉

Bonjour à tous. Hier, en essayant de m'identifier avec ce qu'on était en train de célébrer, le Vendredi Saint, j'ai relu un morceau de celui qui était alors le cardinal Ratzinger : « Dans les grandes compositions sur la Passion de Johann Sebastian Bach, que nous écoutons chaque année pendant la Semaine Sainte avec une émotion toujours renouvelée, le terrible événement du Vendredi Saint est immergé dans une beauté transfigurée et qui transfigure. Bien sûr, ces *Passions* ne parlent pas de la Résurrection – elles se terminent avec la mise au tombeau de Jésus -, mais dans leur solennité limpide elles vivent de la certitude du jour de Pâques, de la certitude de l'espérance qui ne disparaît pas même dans la nuit de la mort. Au jour d'aujourd'hui [souvent, dans le moment que nous vivons], cette sérénité confiante de la foi – qui n'a même pas besoin de parler de Résurrection, parce que

---

12 L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 11, 14.



c'est en elle que la foi vit et pense, est devenue pour nous curieusement étrange ». <sup>13</sup>

Je suis étonné que Jésus n'ait pas épargné l'épreuve à ses amis, comme il ne nous l'a pas épargnée à nous non plus. C'est pourquoi il a dit à son ami Pierre « J'ai prié pour toi, pour que dans l'épreuve que tu devras traverser – quand je serai rejeté et crucifié – ta foi ne t'abandonne pas, ni ta certitude de ce que tu as vu dans la vie commune avec moi. Et toi, une fois revenu, affermis tes frères ». <sup>14</sup>

Pourquoi Jésus ne la lui a-t-il pas épargnée ? Pourquoi n'a-t-il pas épargné aux disciples le silence de mort du Samedi Saint non plus ? Pour qu'ils puissent arriver à la compréhension de ce que Jésus était vraiment. Afin qu'ils puissent comprendre la nouveauté que Lui peut introduire même dans la circonstance la plus sombre. Et nous devons être toujours reconnaissants à ces amis, à ces premiers amis de Jésus qui ont traversé pour nous l'obscurité de "cette mort-là".

Aujourd'hui nous pouvons nous demander : comment Jean et André auront-ils vécu toute circonstance de leur vie après avoir traversé toute cette obscurité et l'avoir vu vivant ? Je suis sûr qu'ils n'auront pas pu éviter d'affronter chaque défi, chaque bouleversement, chaque circonstance tant soit peu déboussolante sans avoir dans les yeux la présence du Christ ressuscité, qu'ils avaient vu vivant. Ils ont eu besoin de traverser toute cette obscurité pour se rendre compte qu'ils n'étaient pas seuls avec leur impuissance, leurs problèmes, avec leur obscurité. Depuis le jour de Pâques ils ont tous été remplis d'une présence, unique, différente de toutes les autres.

Pour cela, un autre ami comme Saint Paul a pu résumer avec cette phrase ce qu'aurait été la vie de tous les amis de Jésus après Jésus, après Sa résurrection : « Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi ». <sup>15</sup> Les premiers amis de Jésus nous donnent ainsi la clé pour entrer dans toute circonstance, pour regarder n'importe quel défi : avant de faire quoi que ce soit, avant d'imaginer comment l'affronter, le fait de reconnaître Sa présence vivante remplissait leur cœur, leur mémoire.

C'est pourquoi nous ne vous disons pas ce que vous venez d'entendre ou ce

---

<sup>13</sup> Cf. J. Ratzinger – Benoît XVI, *Gesù di Nazaret. Scritti di cristologia*, LEV, Cité du Vatican 2015, p. 13.

<sup>14</sup> Cf. Lc 22,32.,

<sup>15</sup> Gal 2,20.

que nous allons vous dire dans le but de raconter une fable qui nous éloigne du défi que nous sommes en train de vivre. Au contraire, nous partons de cela – reconnaître Sa présence – pour nous empêcher de fuir ce défi, pour pouvoir entrer dans n'importe quelle obscurité avec Sa compagnie, pour pouvoir regarder toute circonstance de la bonne façon, parce qu'il n'existe plus un monde, une circonstance, une obscurité dans lequel le Christ ressuscité ne soit pas déjà entré et ne puisse pas entrer. Parce qu'Il a été le premier à entrer dans l'obscurité du sépulcre pour pouvoir dire, pas avec un discours, pas avec une fable, pas avec un slogan – « tout ira bien »-, mais avec un fait, que l'obscurité et la mort ont été vaincus.

Cette annonce a résonné dans notre vie par l'intermédiaire d'un ami, beaucoup plus proche dans le temps, don Giussani ; c'est lui qui nous l'a dit, comme nous lisons dans l'affiche de Pâques de cette année : « Cet Homme ressuscité est la Réalité dont dépend toute la positivité de l'existence de tout homme. Toute expérience terrestre vécue dans l'Esprit de Jésus, ressuscité d'entre les morts, fleurit dans l'Éternel ». Mais cette floraison ne concerne pas seulement le futur, « Cette floraison ne s'épanouira pas seulement à la fin du temps ; elle a commencé au crépuscule de Pâques ».

Celui qui laisse entrer cette présence dans la vie, celui qui reconnaît cette présence vivante du Christ, commence à entrevoir cette floraison dans sa vie maintenant ! Pour cette raison j'ai été frappé qu'une d'entre vous ait écrit à une amie plus âgée, qui lui a fait rencontrer cette histoire qui nous a touchés, que « ce quelque chose de plus grand s'est fait connaître de la manière la plus simple possible, c'est-à-dire en produisant des événements qui petit à petit ont rempli d'une étrange joie mon cœur malade de peur : c'est U/un [avec la majuscule et la minuscule dans le même mot] qui a le pouvoir de me libérer de l'angoisse parce qu'il veut me faire respirer la vie, la vie qui est là maintenant aussi et que j'ai vue en vous. Je le sais parce qu'avant je restais à la maison pour ne pas risquer de mourir, pour ne pas perdre le souffle. Maintenant je reste à la maison pour vivre, vivre. Rester à la maison ce n'est pas me protéger d'une menace, mais le lieu où j'attends d'être rejointe par la vraie vie. Tout a changé, à partir de ma manière de voir la didactique à distance jusqu'à ma manière de regarder les



amis. “Oui, parce qu’Il est là” [...] Vivre cette nouvelle situation avec le même regard de toujours a été difficile, mais pas impossible. Difficile, parce qu’il ne suffit pas de répéter des mots positifs [nous en avons tant entendus ces jours-ci]. Pas impossible, parce qu’il suffit que cela se passe à nouveau, et aujourd’hui cela s’est passé à nouveau. La vraie joie est de donner la vie pour l’œuvre d’un Autre et la première œuvre c’est moi, qui ai laissé nourrir mon humanité par le Seul qui peut le faire ».

Voici le vœu que je fais pour vous, que je vous confie, comme l’a demandé cette fille de seize ans : laissez entrer Sa présence vivante dans votre cœur, dans les replis de votre vie, pour que la circonstance actuelle ne soit pas pour vous une tombe, mais le lieu de la résurrection, le lieu où vous pouvez voir fleurir votre moi.

Pourquoi je vous confie ce vœu ? Pourquoi parmi toute les possibilités j’ai choisi ce vœu ? Parce que, comme cette fille, l’homme voit depuis l’intérieur d’un rapport, nous a dit Giussani. « Comme un fils à côté du père, comme le disciple face au vrai maître, comme un ami près de l’ami puissant, l’homme voit depuis l’intérieur de ce rapport »,<sup>16</sup> Comme Jean et André ont vu de l’intérieur du rapport avec leur Ami vivant.

Pour cette raison nous devons avoir une seule préoccupation, nous dit Giussani : « C’est comme si l’objet premier de l’attention était cette Présence : pas le “devoir” à accomplir. C’est comme si le terme premier de l’affection était cette Présence : pas la réalité à posséder. C’est comme si la source première à laquelle on puise l’énergie nécessaire était cette Présence, pas sa propre force éthique. La clarté du jugement [...], le penchant affectif vers ce qui est juste, la force de volonté, tout cela mûrit comme conséquence : car dans le rapport avec cette Présence la totalité de la personne est attirée, est éveillée au bien. »<sup>17</sup>

Maintenant, pour laisser entrer cette Présence, écoutons le *Regina Cæli*.

Joyeuses Pâques, mes amis !

---

16 L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, BUR, Milan 2007, p. 235.

17 *Ibidem*, p. 235-236.



